

VOYAGE HÉTÉRODOXE À PORKOPOLIS

André Chelain

L'envoyé de *l'Autre histoire* a bravé les éléments déchaînés, les transports aériens et même la « gastronomie » états-unienne pour prendre le maquis et respirer le parfum de la liberté d'expression en compagnie de l'historien sulfureux David Irving.

Mon arrivée à Cincinnati s'est faite dans la douleur. Mon avion américain a quitté Paris avec plus d'une heure de retard en raison de mauvais temps lors de son départ vers l'Europe. Une fois à Washington j'apprends sans surprise que mon vol en correspondance a décollé depuis longtemps. J'attends quatre heures, à tourner en rond dans l'aérogare, avant de monter à bord d'un petit bimoteur qui se faufile entre les orages et les éclairs pour finalement se poser à Cincinnati vers minuit.

David Irving, toujours aussi amène

Le samedi 1^{er} septembre après mon petit-déjeuner au restaurant de l'hôtel, je m'inscris au bureau d'accueil pour recevoir le précieux sésame sans lequel il est impossible d'accéder à la salle de conférence. Je croise alors David Irving et je me dirige vers lui la main tendue :

— Hello M. Irving.

Pressé, la mine renfrognée, il me croise sans répondre à mon salut et me dit en grommelant :

— Je suis très occupé.

Organisateur de cette réunion, il porte sur ses épaules la tâche difficile de convaincre des conférenciers de venir et de parler devant un public pour une conférence sans gratification.

Cette désagréable impression de muflerie insulaire est effacée par la rencontre avec Mark Weber, le directeur



Légende Provan
sur deux lignes

de l'Institute for Historical Review de Los Angeles, la Mecque du révisionnisme mondial, qui a été invité par David Irving à prendre la parole.

Nous sommes heureux de nous revoir et il me donne en quelques mots de bonnes nouvelles sur l'évolution de la situation de l'IHR. Quelques amis se joignent à la conversation, au cours de laquelle je ne peux m'empêcher de relater l'incident avec David Irving. Avec amusement, je constate que chaque personne a une anecdote du même type à raconter.

Le III^e Reich, vert de gris,
ou vert tout court ?

À 9 h, David Irving prend la parole. Il semble fatigué et tendu. Il introduit le professeur Philip Supina de l'université de Pennsylvanie qui s'attelle sans passion à la tâche de décrire la politique environnementale du régime national-socialiste.

Le professeur Supina aime les images. Il commence son intervention en rappelant qu'au lendemain de la nuit des longs couteaux, le 2 juillet 1934, le conseil des ministres du Reich se réunissait pour légaliser les meurtres de l'opposition de gauche (84 personnes exécutées dans des conditions d'une douteuse légalité), et, dans la foulée, pour adopter une loi très stricte sur la protection de la nature et des animaux proposée par Goering. Cet homme, qui venait de décider en quelques heures de la vie ou de la mort de dizaines de personnes, ne supportait pas l'idée que l'on fasse souffrir un animal.

Les nationaux-socialistes ne sont pas les premiers à se préoccuper en Allemagne de protection de la nature. Ils s'inscrivent dans une longue tradition nationale et plus largement européenne. L'orateur fait alors un large tour d'horizon des diverses politiques environnementales en Europe depuis le XIX^e siècle, et évoque notamment les ravages de la révolution industrielle, puis de la Grande Guerre.

En 1933, le parti national-socialiste arrive au pouvoir avec un programme bien arrêté, autoritaire, militariste, raciste, nationaliste, qui semble bien éloigné de celui de nos verts actuels. Dans cette Allemagne aux abois, toute personne proposant une solution pour sortir de la crise pouvait recueillir les suffrages des Allemands. Les nationaux-socialistes arrivent au pouvoir avec la possibilité de faire table rase du passé



place la communauté juive dans une situation difficile. Puis ils décident de rendre obligatoire l'anesthésie préalable des animaux qui vont être abattus. Une mesure très en avance sur son temps.

Goering va consacrer des efforts considérables à la rédaction d'une grande loi sur la chasse qui sera à la base de toute la législation européenne actuelle dans ce domaine. Généralisation du permis de chasse et obligation de pratiquer en compagnie d'un chien. La présence de cet animal garantissait

Le professeur Supina présente la politique écologique du gouvernement national socialiste allemand. Son travail éclaire un aspect du Troisième Reich que les historiens persistent à vouloir ignorer.

et d'entreprendre l'édification d'une société nouvelle.

Dans le domaine de l'environnement, ils ne tardent pas à interdire les associations trop proches de la gauche marxiste tout en envoyant des milliers de jeunes citoyens goûter l'air frais de la campagne dans les rangs de la jeunesse hitlérienne et du front du travail. Un allègre mélange des classes sociales vivant, en quelque sorte, un rousseaïsme en chemise brune.

Hermann Goering est devenu à sa demande le chef des forêts du Reich et le grand veneur du Reich. Il va s'atteler à la tâche avec la même ardeur qu'il déployait pour aryaniser les grands groupes industriels juifs.

Sans doute voyait-il l'Allemagne comme une gigantesque réserve de chasse à son usage personnel. Toujours est-il qu'il commença par interdire toute coupe de bois sans autorisation administrative. Le gouvernement donnait son feu vert après avoir vérifié les conditions de la coupe et les garanties de reforestation. Durant les six premières années du régime, la forêt allemande gagne près de 500 000 ha.

Dans la foulée des lois sur la protection des animaux, le gouvernement interdit l'abattage rituel, mesure qui

A neuf heures, David Irving prend la parole. Il semble fatigué et tendu

qu'un gibier blessé serait retrouvé et achevé, sans qu'il erre dans la nature dans des souffrances indicibles. Cette restriction de la chasse a conduit à une amélioration notable des stocks d'animaux sauvages, notamment le cerf. Goering se passionna également par la réintroduction d'espèces sauvages dans les territoires d'où elles avaient disparu. Ce fut le cas du bison d'Europe, des rennes de Lituanie, du mouflon, du cheval sauvage et de l'auroch.

Il est amusant de constater que Goering déploie une énergie considérable pour améliorer la pratique de la chasse

VOYAGE HÉTÉRODOXE À PORKOPOLIS

en Allemagne alors que Hitler déteste cette pratique et ne mange pas de viande. Un des aspects du libéralisme du régime sans doute.

Pour éviter que des mauvais sujets viennent semer le trouble dans son paradis cynégétique, Goering avait prévu un arsenal répressif impressionnant. Les braconniers étaient envoyés en camp de concentration tout comme les coupables de mauvais traitements à animaux qui écopaient de deux ans de prison pour conduite antisociale.

Le plan de constructions d'auto-routes s'est inscrit lui aussi dans une préoccupation environnementaliste. Quand en 1933 Fritz Todt fut nommé à la tête de la construction des autoroutes, il reçut pour consigne très claire de faire son travail en respectant la nature et en inscrivant autant que possible les tracés dans le paysage et de protéger les forêts ainsi que les zones humides. La per-

sonnalité de Todt était complexe. Ainsi, il réservait systématiquement un pourcentage de ses emplois à des handicapés. Il avait tout simplement trente ans d'avance !

programme du parti national-socialiste pour l'agriculture.

Walter Darré s'est fixé pour objectif le retour à des fermes moyennes, de gestion familiale, avec une agriculture raisonnée, ou bio, avec pour objectif l'autosuffisance.

Les nationaux socialistes ont développé des trésors d'imagination pour préserver les structures familiales de la propriété rurale. Ces mesures ne favorisaient pas une augmentation exponentielle de la production agricole et suscitaient les critiques de Goering et de Goebbels qui avaient pour but d'accroître la consommation en produits alimentaires des Allemands en général. En valeur toutefois, les petites et moyennes exploitations sont les plus productives.

Walter Darré sera mis en prison en 1945 par les vainqueurs et faute de motifs pour le garder plus longtemps, ils furent contraints de le relâcher à

national-socialiste durant la Seconde Guerre mondiale. En revanche, ce serait aussi une erreur de considérer que tout ce qu'ils ont fait est mauvais. Les nationaux-socialistes étaient très différents entre eux. Qu'y a-t-il de commun entre Walter Darré, romantique et écolo mais aussi très racialisé et un Himmler obsédé de pureté raciale ou un Goebbels antisémite rabique ? »

la preuve par les documents

Après une pause café, David Irving reprend la parole pour tenter de faire le point sur ce que nous pouvons savoir aujourd'hui du sort des Juifs dans l'Europe occupée par les Allemands.

« Quelle place accorder aux témoins ? Dans un article récent publié par Ian Kershaw pour se faire mousser après la publication de son livre sur Hitler, ce plumitif s'est vanté de n'avoir interrogé aucun témoin. En fait, il veut ainsi dissimuler le fait qu'il ne parle pas correctement l'allemand. Il révèle aussi l'insondable arrogance de ces auteurs à la petite semaine qui s'arrogent le droit d'écrire des livres d'histoire sans maîtriser la langue dans laquelle sont les documents d'archives concernant son sujet d'études.

J'ai, au contraire, passé beaucoup de temps avec les témoins afin de gagner leur confiance et avoir accès, non seulement à leurs souvenirs, mais aussi à leurs documents d'époque. Il m'a fallu des années pour rassembler les documents et les témoignages nécessaires à la rédaction de mon livre *Hitler's War*.

Attention, en parlant de document, je ne fais pas référence aux documents présentés au grand spectacle juridico-militaire de Nuremberg. Oh que non. Pour qu'un document permette d'établir un lien de responsabilité direct entre Hitler et le sort des Juifs il doit respecter trois conditions :

- être authentique,
- être chronologiquement pertinent,
- avoir un lien direct avec Hitler.

Ce dernier point est le plus complexe. Le document peut avoir été adressé à Hitler, mais celui-ci l'a-t-il eu entre les mains ? A-t-il été lu par un collaborateur de Hitler ? Le lui a-t-on résumé ? Ensuite, Hitler a-t-il réagi par rapport à ce document ? A-t-il fait un commentaire, noté à l'époque par un témoin ou un sténographe ? A-t-il dicté une réponse ? Bref, un document doit être jugé au cas par cas. »



David Irving explique à ses auditeurs les bases de sa méthode historique. Sa probité et son mauvais caractère lui ont valu l'opprobre de la presse ainsi que la ruine financière.

sonnalité de Todt était complexe. Ainsi, il réservait systématiquement un pourcentage de ses emplois à des handicapés. Il avait tout simplement trente ans d'avance !

Évoquons aussi la personnalité de Walter Darré. Né en Argentine, il participe dès son arrivée en Allemagne au mouvement de retour à la terre. Remarqué, il reçoit la mission de rédiger le

regret en 1950. Jusqu'à sa mort en 1953, Walter Darré se réinvestit dans le mouvement environnementaliste allemand renaissant qui a abouti aux verts qui sont au gouvernement aujourd'hui. Si vous interrogez leur fringant ministre des affaires étrangères Joshka Fisher, il vous répondra sans doute :

— Walter Darré ? Connais pas.

Mais vous, vous savez qu'il ment.

Philip Supina conclut en faisant quelques concessions au politiquement correct. C'est sans doute le prix à payer pour sa présence en ce lieu sulfureux.

« Rien ne permet d'excuser les horreurs commises par le gouvernement

Puis de cette lacune documentaire David Irving tire des conclusions que la loi française restreignant la liberté d'expression nous interdit de retranscrire. Puis il reprend :

« C'est Max, mon agent américain, qui a soulevé le lièvre qui dormait tranquillement dans mon livre en me téléphonant depuis New York :

— Hello David. Je viens de lire ton *Hitler's War*. C'est vraiment un bouquin formidable. Ah oui. Juste une question en passant. Pourquoi n'y a-t-il rien sur l'holocauste ?

— Mais Max, c'est parce que je n'ai rien trouvé à ce sujet dans les archives que j'ai consultées.

— David, je te préviens. Si tu ne me rajoutes pas quelques pages sur l'holocauste, nous allons perdre les ventes dans les livre-club militaires, pas d'édition en livre de poche et adieu les bonnes feuilles dans le *New York Times*.

Je n'ai pas voulu écrire les pages convenues que me réclamait Max. Il va sans dire que j'ai perdu les bonnes feuilles pour le *New York Times*, les livre-club et les éditions de poche. Et puis, pour tout vous dire, ce fut le début de mes ennuis, de ce chemin de croix que je parcours aujourd'hui. En revanche, le matin quand je me lève, je peux me regarder avec une certaine satisfaction dans le miroir. Je ne suis pas sûr que Ian Kershaw puisse en faire autant.

Revenons donc à cette question cruciale. Quels sont les documents qui établissent un lien indiscutable entre la porte du bureau de Hitler et les massacres de Juifs commis à l'Est ? Qui dans l'entourage de Hitler le savait ? Himmler était au courant car rien de ce qui se passait de tordu ne lui échappait. Alors peut-on établir une connexion entre Hitler et Himmler au sujet de ces massacres ?

Prenons un exemple. En octobre 1941, Hitler donne l'ordre d'évacuer des Juifs d'Allemagne vers l'Est. La responsabilité de Hitler est très claire, nette et sans bavures. Nous avons un document de Himmler qui précise que Hitler est à l'origine de cette décision. En revanche, que se passait-il quand les Juifs arrivaient à l'Est ? Nous ne trouvons rien dans les archives de la SS. En revanche, on découvre le double de ces messages dans les archives britanniques puisque nos grandes oreilles écoutaient et déchiffraient tout ce qui empruntait la voie des ondes, y compris les com-



Ci-dessus : l'avocat Doug Christie est un défenseur acharné de la liberté d'expression au Canada. Il est aussi un fervent lecteur de *l'Autre histoire*.



Ci-dessus : le Canadien Paul Fromm, célèbre défenseur de la liberté d'expression dans son pays.

Ci-dessous : le journaliste révisionniste Michael Hoffmann



mandes papier toilette de Trifouillis sur Niémen. Avec un peu de chance, la traduction des messages était dans les deux heures sur le bureau de Winston Churchill.

Saviez-vous, par exemple, que nous avons l'intégralité des échanges administratifs entre sept camps de concentration et Berlin. L'intégralité, me faites-vous bien comprendre ?

Dans le texte de ces rapports nous ne trouvons aucune référence à des gazages. En revanche, nous lisons des listes interminables de décès dus à des maladies ou à des exécutions.

L'Obergruppenführer Jeckeln, commandant la place de Riga, a donné l'ordre de liquider tous les Juifs de la ville. Dans la foulée, le 13 novembre 1941, 400 Juifs de Berlin dont le train a été arrêté dans les environs de Riga, ont été descendus du train et liquidés.

Dans l'agenda de Himmler, nous trouvons des notes prises à l'occasion d'une conversation téléphonique le 30 novembre 1941 avec Heydrich : arrestation du fils de Molotov, transport des Juifs de Berlin, pas de liquidation. Or en fonction de l'emploi du temps de Hitler et de Himmler, nous pouvons déduire que cette conversation téléphonique a eu lieu après une rencontre entre Himmler et Hitler.

Himmler a ensuite diffusé un message stipulant que les initiatives locales arbitraires seront punies. En d'autres termes, les massacres doivent cesser. Nous savons aussi que le général Jeckeln a été convoqué au bureau de Himmler pour probablement se faire passer un savon. Quoi qu'il en soit, les massacres à l'Est s'arrêtent durant quelques mois.

L'autre document fort intéressant que les historiens se repassent comme une patate chaude est la note de Schlegelberger, adressée au secrétaire d'État Roland Freisler et à deux autres personnes, rendant compte d'une conversation avec le ministre Lammers lequel rend compte de la décision de Hitler de reporter la solution définitive de la question juive à après la guerre. Les incrédules peuvent le commander aux Bundes Archive, référence ministère de la Justice du Reich, dossier R.22/52.

Un ancien combattant donne le mot de la fin

Pourquoi consacrer tant d'efforts à élucider la part de responsabilité de Hitler dans le déclenchement des massacres

VOYAGE HÉTÉRODOXE À PORKOPOLIS

Le professeur Kirstein, costume trois pièces et baskets blanches, se relaxe après sa conférence. Malgré son allure et ses manières d'original, son brillant exposé a fortement ébranlé le public américain, touché au plus profond de sa naïve bonne conscience.

contre les Juifs ? Ces massacres ont eu lieu, n'est-ce pas ? Je cite souvent celui de Riga pour lequel nous avons des preuves irréfutables.

En revanche, le fait que la responsabilité de Hitler, chef de l'État allemand, ne puisse pas être directement établie par un document irréfutable, déstabilise les demandes de réparations présentées par les organisations juives américaines contre l'Allemagne. Voilà pourquoi cette question tracasse tant les ennemis traditionnels de la liberté d'expression.

Le mot de la fin est donné par un des auditeurs :

— À cette époque j'étais sur le front en Russie. Je ne peux pas imaginer que l'on ait pu consacrer tant de moyens à la destruction des Juifs alors que nous manquions de tout.

Irving ne répond rien, plie ses papiers, salue et s'en va.

Nous nous retrouvons en petit comité dans l'entrée de l'hôtel pour commenter l'intervention de David Irving. Tout le monde s'accorde à dire qu'il n'a rien apporté de neuf mais qu'il est agréable de l'entendre disserter avec autant de facilité.

Mark Weber me prend par le bas et nous partons en compagnie d'une amie casser une petite croûte dans un routier du cru. Le restaurant est bourré de révisionnistes venus chercher des repas moins chers que ceux de l'hôtel. Je reconnais des personnes aperçues l'an passé. Nous revenons à l'hôtel et passons sans transition de la campagne à la banlieue.

Dans l'entrée, des participants refont la bataille de Stalingrad tandis que d'autres fouillent le stand du libraire spécialisé dans la Seconde Guerre mondiale et dans les livres peu orthodoxes.

Pourquoi les États-Unis ont-ils nucléarisé les Japonais ?

À 14 h 10, David Irving présente Paul Kirstein, un petit universitaire, laid comme les sept péchés capitaux, qui va nous expliquer comment a été prise la



décision de lâcher la bombe atomique sur le Japon.

— Nous Américains, aimons à prétendre que nous menons des guerres humaines, où la violence vise principalement les forces combattantes ennemies et que nous mettons notre point d'honneur à épargner les civils. La réa-

geants américains cadrent mal avec la légende. Contrairement au baratin habituel des historiens conformistes, la décision de larguer la bombe atomique sur le Japon n'a rien à voir avec le désir prétendu de raccourcir la durée de la guerre et d'épargner le sang des soldats américains. Le débarquement était prévu au plus tôt pour novembre 1945, ce qui laissait tout le temps souhaité pour négocier la reddition des Japonais. (...) Pourquoi a-t-on largué la bombe sur un pays vaincu, exsangue, qui n'attendait qu'un signe de notre part pour mettre bas les armes ?

La chronologie devrait vous mettre la puce à l'oreille. la première bombe a été larguée deux jours avant l'entrée des Soviétiques en Manchourie et la seconde deux jours après.

Il semble évident que le seul but de ces bombes était, outre une connaissance pratique de ses effets, d'impressionner les Soviétiques et de les contraindre à adopter des positions plus conciliantes à notre égard. En fait, le largage des bombes sur le Japon n'était pas l'acte final de la Seconde Guerre

Où les Américains en viennent à douter de leur bonne conscience

lité est bien plus complexe comme le prouve notre honteuse collaboration à la politique anglaise des bombardements de terreur sur l'Allemagne et les bombardements indiscriminés des villes japonaises durant la dernière phase de la Seconde Guerre mondiale. Nous apprenons en lisant les archives que les véritables motivations des diri-

VOYAGE HÉTÉRODOXE À PORKOPOLIS



Ci-dessus : l'armée du révisionnisme appareille tranquillement mais sûrement sur le *Belle of Cincinnati*, où eut lieu la conférence de Joe Sobran.

Ci-dessous : Joe Sobran, journaliste catholique et l'un des plus brillants écrivains de langue anglaise.



« Je me trouvais dans le sud de l'Allemagne, à Munich en 1985 quand j'ai rencontré Leni Riefensthal, une femme exceptionnelle. J'ai passé deux jours en sa compagnie durant lesquels elle a sans cesse parlé de Hitler (qu'elle appelle très naturellement « le Führer »). Le lavage de cerveau des occupants et de leurs successeurs n'a pas eu beaucoup d'emprise sur cette femme. Depuis, chaque fois que je vois un film commençant par une scène d'avion qui décolle ou qui atterrit, je pense à elle, car elle fut la première à le faire pour ce film que vous allez voir dans quelques instants ».

mondiale, mais le geste fondateur de la Guerre froide. »

(...) Au cours du débat avec le public, des points inattendus sont abordés.

— La présence de nombreux catholiques a-t-elle joué dans le choix de Nagasaki ?

— Je n'ai rien trouvé dans les archives à ce sujet.

— Comment pouvez-vous étayer votre thèse avec autant de certitude ?

— Le 13 juillet 1945, notre gouvernement savait par les interceptions MAGIC que les Japonais faisaient des efforts désespérés pour entrer en contact avec Molotov, le ministre soviétique

des Affaires étrangères. En deux mots comme en cent, les bombes ont été larguées sur le Japon en dépit du fait que les Japonais voulaient capituler.

Parmi les Américains qui écoutent, on note un sentiment de malaise. Ne seraient-ils pas aussi gentils qu'ils le pensent ?

Le triomphe de Leni Riefenstahl

Vers 15 h 30, pour faire frémir son public, David Irving a prévu une projection du *Triomphe de la volonté* de cette magnifique cinéaste qu'est Leni Riefensthal. L'historien introduit la séance par quelques souvenirs personnels.

Face aux jeunes bourgeois, ventres dotés d'une âme d'esclave, nos petits vieux sont l'avenir

Je n'avais jamais vu ce film auparavant. Il est vrai que la force des images explique pourquoi il est condamné à l'oubli. Certaines longueurs s'expliquent par le contexte de l'époque, mais il a des intuitions fulgurantes et des traits de génie. Quel homme, cette femme !

Sur l'Ohio avec
l'armée du révisionnisme

Comme l'année dernière, le samedi soir nous sommes invités à prendre place dans des bus pour nous rendre sur les bords de l'Ohio et embarquer sur le *River Queen*, le bateau à aubes qui fait un petit tour le temps d'un dîner et d'une causerie. Ces gros bateaux en bois peints en rouge et blanc jouent ici le rôle des bateaux mouches, mais il faut imaginer une Seine trois fois plus large et une ville fourmillant de gratte ciels.

La petite foule qui se rassemble au pied de la passerelle ne paie pas de mine. Mais quand même, je n'ai pas l'impression de faire bêtement du tourisme, ici égaré au milieu du Middle West, la terre d'élection des charcutiers en gros. Cincinnati ne fut-elle pas surnommée Porkopolis au XIX^e siècle ? Ils ont beau être vieux, pas très solides, montant à bord en s'aidant de cannes anglaises ou marchant sur le pont d'un pas mal assuré, il y a quelque chose de pas ordinaire chez ces gens de peu qui se suivent sagement à la queue leu leu pour embarquer dans ce mauvais rafiot qu'est le révisionnisme fluvial.

Autour de nous, une foule compacte de zombies qui n'ont d'humain que le fait de partager avec nous les mêmes fonctions biologiques : boire, manger, dormir. Mais eux, ne rêvent pas. Car il faut avoir cette faculté onirique pour supporter le monde dans lequel nous vivons et avoir l'ambition de le changer.

Et en passant d'un groupe à l'autre, mon regard a changé. Ces petits vieux chenus qui ont fait le choix de suivre leur conscience m'apparaissent plus forts, plus grands. Bientôt je ne vois plus les cannes anglaises, les cheveux blancs, les mains qui tremblent. Je les vois forts et énergiques, décidés et courageux. Je les vois prêts à risquer leur tranquillité pour la défense de la liberté de penser autrement.

De l'autre côté, je ne vois plus des hommes, mais des ventres dotés d'une âme d'esclave. Des hors-bord luxueux nous croisent avec à leur bord cette jeunesse dorée qui aux yeux du monde symbolise une certaine image de

l'Amérique. Mais ces corps splendides ne sont que des spectres. Ils disparaîtront dans le néant sans avoir rien fait de leur vie. En définitive, je me sens plus à mon aise avec mes petits vieux, ils sont l'avenir.

Une fois dans le carré, qui fait toute la longueur du bateau, la foule se disperse par petits groupes et prend place au fil des affinités. Je note que le professeur noir Tony Martin choisit une chaise aux côtés de Mark Weber. Leur conversation aura des conséquences

Le professeur africain n'a pas entendu s'écrouler les mythes abolitionnistes

inattendues car cet universitaire acceptera quelques mois plus tard de prendre la parole à la conférence organisée par l'IHR en juin 2002.

J'ai la chance que s'assoient en face de moi le journaliste catholique Joe Sobran et Doug Christie, l'avocat canadien défenseur d'Ernst Zundel. Nous faisons connaissance et très vite la conversation roule sur toute sorte de sujets. Finalement, mes deux commensaux se découvrent une passion commune : le théâtre shakespearien. Les

rendez-vous révisionnistes sont comme cela. On ne peut jamais savoir à l'avance sur ce que l'on va découvrir.

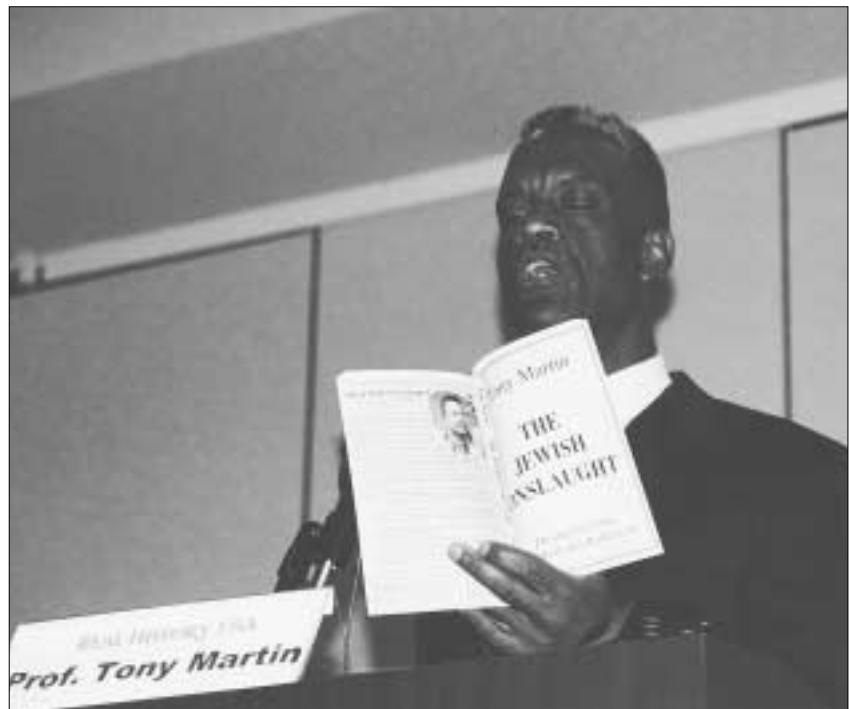
Les relations secrètes entre les Juifs et l'esclavage

Le 2 septembre, le plat de résistance s'appelle Tony Martin. Africain de belle prestance, il a conservé de ses origines antillaises britanniques un je ne sais quoi de distinction qui le rend totalement différent des Africains des États-Unis. Depuis quelques années il est la cible d'attaques concertées des journalistes et des universitaires juifs de la côte Est des États-Unis car il a mis en lumière le rôle particulier des Juifs dans le commerce des esclaves. En réalité, comme me l'a dit un professeur français spécialiste du commerce au XVIII^e siècle, le rôle majeur joué par les Juifs dans le commerce des esclaves est un secret de polichinelle. Tout le monde le sait, mais personne n'ose en parler.

Le professeur rappelle que toutes les sociétés ont connu et pratiqué l'esclavage et le commerce des esclaves.

Puis il entre dans des détails sur le commerce des Africains entre la côte ouest de l'Afrique et l'Amérique. Durée de vie, mortalité, chiffres, etc. En fait, il n'est pas au courant des recherches les plus récentes. Il répète les âneries abolitionnistes sur la mortalité à bord. En fait, les négriers étaient paradoxalement à la pointe de la technique. La

Le professeur Tony Martin explique le rôle important des Juifs dans le commerce des esclaves. Il n'est toutefois pas au courant de l'actualité de l'histoire de l'esclavagisme et se perd dans des visions afrocristes risquant de décrédibiliser ses travaux.



Légende Frederic Toben



Charles Provan dont le profil évoque un charcutier qui pense.

L'essentiel de leur débat a concerné le vide puisqu'il s'agissait de trous. Et par n'importe lesquels, de trous qui pèsent leur poids d'or, les fameux trous des «chambres à gaz homicides» (Leichenkeller, ou «morgues») des Krema II et III d'Auschwitz-Birkenau, par où les génocidaires faisaient tomber le Zyklon B au milieu des innocentes victimes.

Après avoir longuement tourné autour des trous, Brian et Renk se sont opposés au sujet de l'enquête conduite durant la guerre par Konrad Morgen, le juge de la SS qui fut en charge de centaines d'enquêtes judiciaires au sujet de meurtres et autres crimes commis dans les camps. Il fut le responsable de la condamnation et de l'exécution de deux commandants de camps.

Les auditeurs étaient perdus par cet échange d'arguments entre spécialistes qui perdaient de vue qu'ils s'adressaient en priorité à un grand public. Profitant d'un instant de flottement où les deux orateurs tentaient de remettre de l'ordre dans leurs idées, Mark Weber demanda la parole à un David Irving heureux d'accepter cette bouée de sauvetage.

Mark Weber commença par dire qu'au sujet des trous, il ne fallait pas commettre l'erreur de tomber dedans et de s'y noyer. Puis il ne mâcha pas ses mots, en des termes tels qu'il nous est impossible de les reprendre ici, pour expliquer ce qu'il pensait de l'authenticité de ces trous.

Le colloque de l'année 2001 s'achevait peu après. Suite à la présentation de ces divers travaux, le bilan à dresser est plutôt positif : si certaines interventions étaient plus destinées à mettre une ambiance sulfureuse et à attirer un public conséquent, nombre d'autres conférenciers ont fourni des apports parfois considérables à la cause de la libre recherche historique. La venue de professeurs extérieurs aux milieux révisionnistes est notamment un bon signe d'espoir et de confiance en l'avenir.

Les enregistrements des intervenants sont disponibles auprès de David Irving, 81 Duke Street Londres W1K 5PE.

mortalité moyenne des esclaves au XVIII^e siècle ne dépassait pas celle de l'équipage. Les chiffres d'entassement d'esclaves à bord des négriers n'étaient pas supérieurs à celle des transports de troupes. Voilà deux mythes qui se sont effondrés depuis longtemps, mais Tony Martin ne les a pas entendus s'écrouler.

En revanche, il s'étend longuement sur le rôle des Juifs dans le commerce des esclaves noirs. Il aurait pu ajouter qu'il s'agissait pour eux d'une tradition. Ce sont eux qui au haut Moyen Âge (Verdun était l'un de leurs points forts) achetaient (et castraient) des garçons d'origine germanique, les faisaient descendre la vallée du Rhône pour les vendre aux Musulmans. Ils achetaient également à Séville les captifs raziés par les Arabes dans l'Espagne chrétienne pour les revendre en Andalousie ou au Maghreb. À cette époque, ils achetaient déjà des esclaves noirs.

Par la suite, leur expérience historique en faisait des marchands expérimentés et en mesure d'apprendre aux autres européens à faire travailler les Noirs, ce fut leur rôle dans les colonies françaises au temps de Louis XIV.

Puis le professeur aborde la polémique dont il a été la victime. Tous les peuples reconnaissent leur rôle dans le commerce des esclaves africains et le regrettent. Sauf les Juifs. «Ils disent, ce sont des Espagnols des Portugais, des Hollandais, etc. Mais ces marchands ont tous un point commun, ils sont Juifs. Pourquoi les Juifs ne veulent-ils pas admettre leur responsabilité dans ce crime contre l'humanité?»

En 1982, 33 % des Américains les plus riches étaient Juifs (2 % de la population). Dans l'Amérique de l'esclavage, 57 % des foyers juifs possédaient des esclaves contre 37 % des familles chrétiennes.

Il poursuit son exposé quelque temps encore et conclut en disant : «tout ce que je demande, ce sont quelques mots d'excuses». Il les attendra longtemps.

Un débat nébuleux

Le dimanche après-midi, ne fut pas très calme. Il vit s'opposer Brian Renk, un des experts révisionnistes des camps de concentration allemands présentés comme homicides par les vainqueurs et